

Les fleurs du malaise suisse

CINÉMA La Suisse est belle, mais ses habitants vont mal. Trois documentaires présentés aux Visions du Réel en témoignent.

Le printemps fait chanter les oiseaux et les fleurs dans les arbres, il a repeint le lac en bleu. La petite ville de Nyon est pimpante comme une réclame pour le bon lait. Mais les films documentaires que montre le festival Visions du Réel nous rappellent qu'il faut se méfier des trop jolis paysages. La Suisse vit en paix, mais elle génère plus de révolte, de détresse et de malheur que n'en laisse supposer la façade de ses banques. La Suisse est un gros fromage, qui produit en quantité des «rebibes de no future», pour reprendre les mots d'une punk.

Exemple de rébellion bruyante, le mouvement punk a fait nombre d'émules lausannois au début des années 80. Dans «Femmes du No Future», Denise Gilliard rencontre trois jeunes femmes revenues du nihilisme de leur adolescence. Ces «fleurs dans la poubelle» refusaient l'avenir, elles avaient pour devise «Vivre vite, mourir jeune». Le masque punk leur donnait le courage d'affronter le monde. «Je faisais tout à l'extrême, au péril de ma vie et de celle des autres», dit une rescapée. «On frôle la mort et on trouve ça beau», dit l'autre. Elles ont survécu aux excès, elles ont renié leur credo en devenant mères.

REBIBES DE NO FUTURE Alcoolique à 15 ans, Sandra a su convertir en énergie créatrice l'énergie négative qu'elle avait héritée d'une mère alcoolique. Charlotte a connu l'enfer de la défoncée. Aujourd'hui, loin des fureurs urbaines, elle s'occupe de son petit garçon. Patou a eu moins de chance. Elle n'a pas cessé de «patiner dans la choucroute». Toujours accro, elle doit séjourner en prison et pleure de ne pouvoir mieux s'occuper de son petit garçon.

Markus Jura Suisse a défrayé la chronique pour avoir laissé sa marque sur les affiches publicitaires et les murs de nos villes. Cet artiste issu des Beaux-Arts s'est révolté contre le système qui voulait faire vacciner ses chiens. «Si je les vaccine, ils ne font plus d'anticorps; si je les attache, ils deviennent bêtes comme toi», vociférait-il toujours, vingt ans plus tard. Markus a fait don à l'Etat de sa femme, de ses enfants, de sa maison, il est parti seul, refusant le pouvoir de l'argent, vitupérant le «cercueil vivant» qu'est la Suisse. Dans

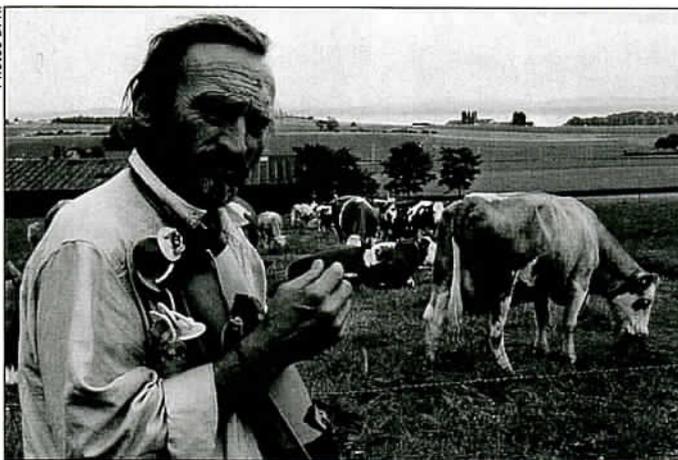
«Le Fils prodigue», Edgar Haden suit sur les routes et dans les asiles cet artiste qui a choisi l'errance et l'art brut.

Cette figure de rebelle, de vagabond, de clown métaphysique, de Diogène moderne semant ses petits dessins, ses adages («Le progrès ne sert à rien s'il ne sert pas à tous»), sa poésie (il offre une

contrarie comme une formalité douanière mais n'éveille aucune résonance métaphysique.

Pour tourner «Besser und besser («De mieux en mieux»), Alfredo Knuchel et Norbert Wiedmer ont passé de longs mois dans l'intimité de la famille Bader, jusqu'à ce qu'elle oublie la présence de la

Photos D. R.



MARGE. Markus, artiste nomade dans «Le Fils prodigue», ou une punk lausannoise dans «Femmes du No Future»: rebelles au rêve helvétique

boule de neige à celui qui l'a aidé) est admirable. Elle excite les intellectuels («Markus est un après Beuys»), elle fait aussi des dégâts. Le film a le mérite de suggérer l'ambivalence de Markus: l'épouse abandonnée ne regrette guère le peintre envolé tandis que dans un refuge de Montpellier une femme explose de colère: «Ça s'appelle un pique-assiette ou un gigolo. C'est bien joli de faire des petites signatures, mais ce n'est pas ça le vrai combat.»

DANS LES BANLIEUES BERNOISES

Armin Bader est tout sauf un rebelle. Il habite dans un de ces immeubles cossus qui poussent le long des autoroutes. Pas un pétale de géranium ne dépasse du balcon. Armin Bader a tout pour être heureux. Et pourtant il a la haine. Il a cru à la prospérité, il a connu le chômage. Il râle contre tout, les traites à payer, le surcroît de travail, l'absence de travail, la retraite qui tarde à venir, la vieillesse qui vient trop vite. Il rêve de partir en Thaïlande ou au Portugal, là où le franc suisse a encore du poids. Sa femme a des velléités spirituelles, lui pas: la mort le

caméra et se dévoile entièrement. Rarement un film a pareillement dénudé l'âme humaine. Par touches légères, on découvre la profondeur du gouffre où Bader a dégringolé. Il a cru au miracle économique, on l'a berné. Son fils aîné est mort d'overdose, son fils cadet est en désintoxication, sa femme a adhéré à une secte. C'est une plongée vertigineuse au fond du malheur banal. Et Armin Bader, ce surdoué du malheur, ce Lefuneste bernois qu'on aimerait détester, finit par nous toucher. Il est notre semblable, notre concitoyen, notre frère.

Patou, Charlotte et Sandra, lys blêmes poussés dans les poubelles, Markus, flibustier de l'art qui griffonne ses corolles mathématiques sur les contreforts de la société de consommation, papi Bader, le petit-bourgeois qui pleure derrière ses géraniums propres en ordre... Ces rebelles, ces naufragés d'un rêve d'opulence ont la beauté des fleurs ingrates poussant sur les talus ferroviaires. Les cinéastes du réel nous enjoignent de prendre le temps de les regarder si nous ne voulons pas perdre notre humanité. ●

ANTOINE DUPLAN